

L'évolution des représentations de la mère de 1930 à 1970 Eléments de comparaison entre la France et le Japon

フランスと日本における母親像の変遷
1930～1970

HASEGAWA Isabelle
長谷川イザベル

本稿の目的は、近現代女性史研究に関心を抱く学生に対し、いくつかの手掛りと示唆を与えることである。ここでは20世紀の歴史にとってきわめて重要な意味を持つ、1930年～70年の母親の表象を取り上げる。

19世紀の最後の四半世紀、さまざまな国の経済的・社会的・軍事的発展と並行して母親像の理想化が進んだ。その背景にあったのは、女性の全エネルギーを兵士の母親、家庭のマネージャー、新商品の消費者としての役割の遂行に向けて誘導しようとする、国家の意志である。このように母親を国力増強の手段と見なす傾向は、1930年から第二次世界大戦にかけてますます強まっていく。女性は当初、これらの役割を受け容れる。というのは、国家が抑圧と保護・援助を巧妙に取り混ぜて用いた結果、「お国」に対する自分たちの多大な貢献が公権力によって認められたと女性が思い込んだからだ。

60年代は、母親像が劇的に変化する時代である。かわいがられ、高度の教育を与えられたベビーブーム期の若い娘たちは、専業主婦となるだけの宿命を甘受することを拒否。女性に関する差別とタブーに反抗し始め、こうして70年代の習俗と法律の革命を準備する。フランスと日本における以上のような変化を、歴史的・文化的差異に目配りしつつ、3世代にまたがる母と娘へのインタビューを通して追う。

Ce court article a pour but de proposer aux étudiants intéressés par l'histoire contemporaine des femmes quelques points de repères et

quelques suggestions de recherches. Notre choix se portera sur l'évolution des représentations de la mère entre les années 1930 et 1970, sujet particulièrement riche de significations dans l'histoire du 20e siècle. L'importance grandissante accordée à la figure de la mère est liée à la construction d'un Etat puissant face à des ennemis potentiels de l'intérieur comme de l'extérieur. Définir et orienter le rôle des mères dans la société moderne a été l'objet de stratégies variées qui toutes tendaient à utiliser l'énergie des femmes sans toutefois remettre en cause leur place, jugée « naturelle », de « deuxième sexe ». Dès la fin du 19e siècle, époque où les nations se mesurent les unes aux autres, les Etats découvrent l'utilité sociale des femmes en tant que futures mères, en tant que consommatrices de biens nouveaux, en tant qu'actrices citoyennes. Il apparaît donc urgent de soigner leur corps, de former leur esprit, d'influencer leurs convictions afin de mieux les intégrer dans l'œuvre de développement national. Progressivement, le pouvoir politique, les puissances économiques, les responsables sociaux commencent à mesurer la valeur économique du travail ménager et l'influence des femmes hors de la famille. Il en résulte de nombreux débats sur « la question des femmes », sur la place et le rôle à leur confier dans la nation.

Les femmes ont été, bien évidemment, objets mais aussi actrices de ces grandes mutations. Souvent victimes d'idéologies maternalistes réductrices, elles ont été capables néanmoins de saisir les occasions d'améliorer leur vie dans les domaines aussi capitaux que la santé, l'instruction, la protection sociale, la direction de leur famille grâce à ces réflexions sur la maternité, développant ainsi une identité propre plus affirmée.

Malgré des conditions socio-historiques et culturelles assez différentes, il n'est pas impossible de comparer l'évolution de l'histoire des mères et de leurs représentations au 20e siècle en France et au Japon. Si la ligne générale de l'histoire des femmes de ce temps peut être regardée comme celle de la conquête d'une autonomie individuelle

parvenant à desserrer l'étreinte de la famille patriarcale (IE) ou celle de l'autorité maritale (Code Napoléon)¹, ces avancées n'ont été ni régulières ni consensuelles mais, au contraire, le résultat de compromis laborieux, toujours contredits, toujours repris, entre les objectifs du pouvoir et les désirs des femmes.

Nombre de dilemmes qui se posent aux jeunes femmes d'aujourd'hui, s'expliquent mieux replacés dans la durée, lorsqu'on scrute l'histoire des deux ou trois générations dont elles sont encore dépendantes. .

Les jeunes femmes qui, dans les années 70, ont propulsé sur le devant de la scène historique les revendications de mouvements hauts en couleur comme le MLF français ou le Women's lib japonais voulaient réagir contre la génération de leurs mères qu'elles estimaient avoir été une génération flouée dans ses espoirs de bonheur et de justice. Ces mères, filles de l'après-guerre, filles des années 50 qui, aujourd'hui, sont retirées de la vie active, estiment, elles, avoir profondément contribué, aux côtés de leurs maris, en tant que femmes au foyer averties et responsables, à l'avènement d'une société plus riche, plus confortable et plus démocratique. Même si elles admettent volontiers avoir eu une vie conjugale peu satisfaisante ou une vie personnelle étriquée, elles mettent néanmoins en avant les progrès accomplis. Car, lorsqu'elles regardent le passé de leurs propres mères nées dans les années 30, elles voient des femmes de la grande dépression et du nationalisme montant d'avant-guerre qui ont été, certes, des « mères admirables » de courage, mais des femmes sacrifiées. Tandis qu'elles-mêmes se jugent plutôt comme les « managers » relativement privilégiés de la famille moderne qui, grâce à ce rôle parfois ingrat, pensent avoir finalement su donner à leurs filles du baby-boom les possibilités et le goût de l'autonomie.

1 IE(maison, famille au sens large) unité sociale de base de la société japonaise selon le Code civil de 1890.

Le Code Napoléon, 1804, soumet l'épouse à l'autorité du mari (article 213)

Les mères-courage

Les femmes nées autour des années 30 qui atteignent aujourd'hui 70 ans et plus, nous semblent avoir été une génération trop sage, prise entre les vagues de deux temps de contestation, les années 20 et les années 60. Leurs mères avaient connu ces Années folles peu après la tragédie de la Première guerre mondiale, leurs garçonnnes de Montparnasse ou leurs "modern girls" de Ginza qui narguaient les vieux principes de la morale des familles et l'idéal de *ryo sai kenbo*² avec leurs cheveux courts sous leur petit chapeau cloche au temps de la démocratie de Taisho, arpentant la ville après leur travail de secrétaire ou de vendeuse, suscitant le scandale ou l'envie. Mais ce temps s'était vite achevé. La crise de 1929, la compétition acharnée entre les nations, les premiers bruits de bottes au Japon, puis en Europe, avaient vite étouffé cette fureur de vivre. Les filles après 1930 allaient donc grandir dans un climat de plus en plus lourd et oppressant où leurs mères, dites « égoïstes » ou « voleuses d'emploi », avaient été sommées d'en finir avec leur insolence émancipée et de rentrer à la maison.

Le travail des femmes augmente le chômage et nuit à la famille affirmait le journal *Le Matin* du 5 novembre en 1931 sans rencontrer beaucoup d'opposition.

Les audaces des années 20 avaient d'ailleurs été trop limitées pour ébranler sérieusement les façons de penser, bourgeoises et paysannes, ou remettre en cause les valeurs morales et religieuses traditionnelles. Dans la décennie troublée et dangereuse qui précède la Seconde guerre, une reprise en main de tous les éléments contestataires s'était donc imposée. Politiques gouvernementales, programmes scolaires, pressions médiatiques se sont pliés frileusement sur les slogans anciens de la

2 Dans le cadre de la construction d' « un pays riche et d'une armée puissante » (fukoku kyohei) le rescrit impérial sur l'éducation de 1890 proposait comme principe d'éducation pour les filles l'idéal de *ryo sai kenbo*, de « bonne mère, épouse avisée ».

« bonne mère », dévouée aux siens. Tout concourait donc à revenir en arrière, au tournant du 20^e, quand les suffragistes françaises devaient réclamer le droit de vote féminin non comme un droit citoyen mais au nom du service rendu à la nation par les mères. Au Japon, un débat semblable avait alors opposé, dans une célèbre controverse sur la maternité³, Yosano Akiko qui militait pour l'égalité des droits des individus homme/femme et Hiratsuka Raicho privilégiant la fonction maternelle, réclamant pour les mères aide et protection des pouvoirs publics. Ces débats avaient eu surtout le grand intérêt de marquer les débuts d'une plus large reconnaissance du rôle des femmes hors du cercle privé de la famille.

Cette idéalisation des mères, aux sous-entendus ambigus, va être désormais de plus en plus encadrée après 1930, et servir les buts du pouvoir pour juguler les risques de troubles sociaux entraînés par une situation économique désastreuse et pour augmenter ses ressources humaines face aux conflits qui s'annoncent. Ces politiques se sont appuyées sur un large consensus de l'opinion quant à la fonction naturelle de la femme : la maternité.

En France, c'est le très faible taux de natalité__ depuis 1935, les morts dépassent les naissances__ qui suscite des politiques natalistes sans rencontrer d'obstacle. Les pertes humaines dues à la guerre de 1914-18 et un sentiment de déclin national en sont les causes. Les associations religieuses, les ligues natalistes, le parti communiste comme les syndicats proudhoniens, tous voient dans le retour de la mère au foyer une propagande utile à leur cause. L'Etat mène dès lors une double politique de répression et de protection. La loi de 1920⁴, aggravée par le vote en 1939 du Code de la famille, fait de l'avortement un crime et interdit toute publicité anticonceptionnelle. Mais dans le

3 Ce débat public (bosei ronso) a été publié en 1918-1919 dans les revues Taiyo et Fujin koron en particulier.

4 La loi de 1920 entraîne pour les contrevenants de lourdes peines financières et la prison. Cette loi sera durement appliquée sous le gouvernement de Vichy.

même temps, l'attribution des premières allocations familiales en 1932 et d'une allocation de la mère au foyer en 1938 annoncent la politique de Vichy et la création de la Sécurité sociale en 1945. Tout en enfermant la femme dans son rôle unique de mère, l'Etat reconnaissait pour la première fois la valeur économique et monnayable du travail maternel et ménager .

Au Japon, un certain discours sur l'égalité des sexes avait disparu après l'invasion de la Mandchourie en 1931. Avec le départ des hommes pour la guerre, les mères, dont le dévouement devait égaler celui du soldat au front (*kokkateki bosei*) étaient invitées à donner des fils à l'armée et à soutenir l'effort de guerre à travers les nombreuses associations patriotiques sponsorées par le gouvernement. Là encore, censure et incitation furent les deux politiques de l'Etat. Si la réactivation de l'idéal de *ryo sai kenbo*, dans le cadre toujours existant de la IE de Meiji, se proposait plus que jamais de plier les femmes au respect de leurs devoirs filiaux et maternels, un changement d'accent s'opérait dans l'interprétation du contenu de ces tâches. La bru en tant que jeune mère devint désormais davantage objet de sollicitude. En 1937 est votée la première grande loi de protection des mères et des enfants (*boshi hogo hō*)⁵. En 1941, le gouvernement s'immisça encore davantage dans la vie des femmes par la loi d'eugénisme national (*Kokumin yusei hō*)⁶ dans le but de développer un cheptel humain sain et solide. En valorisant de la sorte la maternité, il semble enfin reconnaître le rôle social des femmes, attitude habile qui lui valut l'approbation d'un certain nombre de féministes qui avaient pourtant combattu jusque-là les politiques gouvernementales. En France, les femmes étaient déjà trop libérées du système patriarcal pour que son rétablissement souhaité et prôné par le Maréchal Pétain puisse leur

5 Cette loi voulait venir en aide aux femmes démunies et seules avec des enfants à charge dans une situation économique dramatique.

6 Directives ayant pour but d'établir une politique de croissance de la population (*jinkō seisaku kakuritsu yokō*).

paraître vraiment crédible et 1914 leur avait montré de trop près l'horreur des guerres pour qu'elles puissent croire à la valeur d'un dévouement total à la Patrie. Les Françaises, pourtant submergées par une propagande maternaliste virulente, dans leur résistance passive, étaient en avance d'une guerre.

Ces politiques volontaristes ne suffisent pas à expliquer la force croissante de cette représentation maternelle idéalisante avant guerre. Elle répond aussi à la montée des classes moyennes dans les grandes villes au mode de vie plus riche, à l'avènement de la famille nucléaire, plus précoce en France, plus tardif au Japon mais amorcé, qui donnent à la mère de famille, mieux éduquée, un rôle nouveau, plus gratifiant. La génération de 1930 a été élevée dans l'admiration du modèle dominant petit bourgeois de la mère au foyer, épouse de fonctionnaire, et « mère-poule » à laquelle une presse féminine florissante, telle que *Marie Claire* ou *Shufu no tomo* pour ne citer que deux magazines importants, proposait conseils en tous genres à travers une publicité alléchante faisant miroiter un univers moderne de confort bourgeois.

Il n'y a qu'une manière d'être heureuse . C'est d'aimer et d'être aimée : mari, enfants, famille... »
écrit le journal de *Marie Claire* en 1937.

Certes, seule une minorité de femmes peuvent vivre selon ces conseils charmants mais ils font rêver la majorité qui continue à mener une vie quotidienne épuisante et monotone. Ce désir de bonheur qu'il faut attendre du seul mariage, fut-il arrangé (mais on suggère qu'il pourrait être désormais d'inclinaison), et supposé transcender toute autre vocation, tend à persuader les femmes des classes moyennes de l'importance nouvelle de leur rôle de tendre mère et de « manager » de la famille moderne. Elles se désintéressent ainsi des débats féministes comme de l'actualité politique. Et ce désintérêt permet de rassurer une opinion conservatrice très hostile aux mouvements des femmes du peuple comme aux bas bleus de l'élite intellectuelle. Cela permet aussi d'ignorer la réalité bien différente des luttes des jeunes femmes qui

tentent de poursuivre des études universitaires, ce dont témoignent les autobiographies de celles qui seront actives après guerre comme Simone de Beauvoir⁷, et de celles qui réclament par les grèves, souvent dures et spectaculaires, l'amélioration de leurs conditions de travail qui vont se détériorant jusqu'à la guerre, ouvrières du textile, couturières, midinettes parisiennes, vendeuses de magasin ou fonctionnaires. La population active féminine diminue entre 1920 et 1940 sous les effets conjugués de la crise et de la propagande maternaliste officielle assortie d'aides aux femmes au foyer⁸

Ironie du destin, ces mères à qui on promettait la vie en rose, dûrent subir les pires catastrophes, la guerre, l'exode et l'occupation de leur pays, les destructions, les pénuries, la mort. Abandonnées à leur sort à partir de l'année 1943, ces femmes furent à même de montrer des qualités d'adaptation et d'endurance, bien éloignées des clichés des magazines.

Aussi plus que des « reines du foyer », ce sont évidemment des « mères-courage » dont se souviennent les filles aujourd'hui grands-mères. Dans leur admiration rétrospective, elles voient une mère modèle, forte, endurente, dévouée, véritable rempart contre l'adversité. Images construites à partir de l'enseignement reçu dans l'enfance et des expériences vécues pendant la Seconde guerre. Ces mères auréolées de la souffrance infligée par les cruautés des conflits ont joui d'un grand ascendant sur leurs filles qui ont eu peine à se libérer d'un sentiment de culpabilité lorsqu'elles ont pu vivre mieux.

7 Il faut lire par exemple les *Mémoires d'une jeune fille rangée* très éclairants sur cette question.

8 Les grèves des ouvrières dans le textile du nord. Les grèves des midinettes parisiennes sur les Champs Élysées, celles des demoiselles de magasin, celles des femmes fonctionnaires pour de meilleurs salaires mais aussi pour des réfectoires, des crèches, culminent en 1936. Les Françaises participent au Front populaire et surveilleront l'application des quarante heures. Au Japon, les pourcentages sont comparables, 43,9 % de la population active en 1936 (*Kojima Tsunehisa in dokyumento :hataraku josei100-nen no ayumi kawade shoboshinsha 1983 p 108*) En 1930, la grève des ouvrières du textile Tōyō muslin impressionna l'opinion.

Les mères flouées

Après la Seconde guerre mondiale, les filles de ces mères-courage, admirables et admirées, arrivent au seuil du mariage autour de ces années 1950-1955 où chacun panse ses blessures. Le grand vainqueur du conflit est finalement *l'American way of life* qui éblouit la jeunesse des deux pays par sa richesse matérielle, le dynamisme de sa musique, Hollywood et sa machine à rêves. Les filles rêvent de bals, de talons hauts et de rouge à lèvres.

Au Japon, la nouvelle constitution entrée en vigueur en 1947 et la réforme du code civil adopté en 1948 proclament l'égalité des sexes et la dignité du mariage fondé sur le consentement mutuel des deux partenaires ainsi que la légalité de l'avortement. Les femmes paraissent donc les grandes bénéficiaires de cette nouvelle démocratie puisqu'elles acquièrent le droit de vote, le droit à une égale instruction et une certaine indépendance individuelle dans le mariage et la famille avec l'abolition du patriarcat de la IE, révolution fondamentale qui avait été désirée par les féministes du début du 20^e siècle. Certes, les mœurs vont évoluer beaucoup plus lentement mais une minorité de femmes vont pouvoir faire leur entrée dans l'université. Certaines choisissent d'étudier la France qui attire par une certaine liberté de ton venue du quartier de Saint-Germain-des-près autour du couple phare de l'existentialisme Sartre/Beauvoir. En France, la société semble enfin décidée à accorder une vraie place aux femmes qui obtiennent le droit de vote en 1944.

Mais pour la majorité des femmes, le retour à une vie normale, l'accès au bien être et à la possibilité d'une meilleure éducation des enfants sont des soucis prioritaires. Les Japonaises continuent à se marier comme leurs mères, par arrangement entre familles, mais dans les villes où triomphe la famille nucléaire, elles acquièrent la maîtrise de leur foyer bien plus que leurs aînées. Le développement économique qui s'annonce dès 1955 nourrit l'espoir de faire partie des classes

moyennes. Grâce à un PNB multiplié par huit entre 1955 et 1970, les reines du foyer japonaises vont découvrir peu avant les jeux olympiques de Tokyo en 1964 les trois trésors de la ménagère, la machine à laver, le téléviseur et le réfrigérateur. Puis l'autocuiseur à riz de Matsushita qui les libère de la longue préparation du petit déjeuner. Disparaît aussi la fastidieuse corvée du linge. Gain de temps et économie de forces mais aussi libération morale puisque pour bien mener leur « my home », les jeunes mariées peuvent désormais s'appuyer moins sur les enseignements des belles-mères et davantage sur la technologie et la publicité qu'elles sont mieux à même de comprendre.

Ces femmes « modernes » et équipées, avaient d'abord connu bien des déceptions. Malgré l'égalité proclamée, et l'octroi d'une bonne éducation, elles avaient vu se fermer devant elles les portes d'un monde du travail hostile. Une fois les études secondaires ou universitaires achevées, on continuait à leur offrir comme seule issue le mariage. Plus approchait l'âge fatidique de 25 ans, plus les pressions se multipliaient pour qu'elles quittent le travail et répondent aux vœux des familles et des patrons. Face à ces obstacles, les filles avaient établi leurs propres stratégies. Elles ont regardé le mariage comme une union raisonnée, qui ne leur était plus imposée, qui n'était pas non plus guidée par la passion, mais qui se voulait la conséquence d'un choix mûrement réfléchi, fondé avec réalisme sur l'examen de tous les éléments positifs du candidat partenaire avec qui elles coopèreraient leur vie durant. Et elles firent de la situation de mère au foyer une sorte de carrière à plein temps, méritant la reconnaissance de la société. La compétition scolaire plus sévère qu'en France qui les obligeait à s'investir dans l'éducation des enfants, contribua à faire de l'aide maternelle une fonction indispensable à la société, donc valorisante pour des mères qui, par ailleurs, n'ont pas hésité à manifester leur pouvoir en tant que consommatrices averties et pugnaces.

Elles vont élever leurs filles dans une famille dont le père est

généralement absent, salarié dans son entreprise, et les couvrir de plus en plus étroitement. Après les mères- courage est venu le temps des mères éducatrices.

En France, malgré une certaine avance des institutions et des biens matériels, malgré un beaucoup plus grand libéralisme dans le choix du conjoint, la vie des femmes resta assez bornée aux soucis du foyer jusque dans les années 60. Les Françaises se sont attelées avec enthousiasme à leur rôle d'épouse et de mère. On valorise l'enfant, source de joie. La jeunesse se marie et fait des enfants, les femmes travaillent moins qu'avant guerre (34,8% en 1954 contre 40% en 1921) et celles qui veulent faire carrière se sentent coupables. Tout est fait pour encourager les femmes à être mères, l'allocation de la mère au foyer et les réductions d'impôts. Elles sont des mères modernes puisque la « fée du logis » s'est américanisée, au moins dans les revues glamour comme *Elle*. La robe très féminine de Dior connaît un grand succès. On la copie. Le modèle petit bourgeois se généralise avec les progrès médicaux et l'accouchement à l'hôpital depuis l'instauration de la « Sécu » en 1945.

Les féministes ont beau jeu de critiquer la réalité de ces progrès en soulignant la course à l'endettement et la nouvelle tyrannie du « home » impeccable dont Jacques Tati s'est moqué avec verve dans « Mon oncle ». Les femmes qui ont connu dans leur enfance et leur jeunesse le travail harassant et les privations de leur mère ne voient d'abord dans cette image de la femme au foyer que leur promotion sociale. Les Japonaises qui ont encore davantage souffert de la guerre et de la pauvreté apprécient d'autant plus les débuts de la société de consommation.

Un tournant s'annonce pourtant en 1965. Le nombre de bachelières atteint celui des bacheliers, la natalité chute, les femmes recommencent à travailler. Les filles des mères enthousiastes et sages commencent à ressentir plus vivement cette tyrannie de l'enfermement physique et moral du « my home ». On relit Beauvoir avec plus d'intérêt, puis Betty Friedan dont le livre la « *Femme mystifiée* » est traduit en

France en 1964. Ces livres vont aider à mettre des mots sur leur « malaise qui n'a pas de nom ». Les femmes semblent avoir tout pour être heureuses, un mari qui gagne la vie de la famille, des enfants, une maison bien équipée, mais découvrent que ce rôle de mère et d'épouse ne suffit pas à donner une identité. Ne proposer aux filles hautement éduquées que le modèle petit bourgeois de la mère au foyer dans un monde en pleine évolution, dans une société où, par ailleurs, le rôle pratique de la mère s'amenuise face au développement de l'Etat-providence et de l'Ecole toute puissante, devenait de plus en plus intenable. Mais, en France, ce sont surtout les tabous concernant la sexualité et l'impossible maîtrise de leur procréation, alors que des solutions à ces problèmes étaient déjà avancées dans les pays européens voisins, qui allaient susciter un trop plein de frustrations.

Rebutées par le peu d'attention que la société nouvelle donne à leurs problèmes, les femmes se mettent en quête d'elles-mêmes à travers groupes et associations diverses, abordant toutes les questions : amour, sexualité, fatigue née du cumul du travail et des charges domestiques, incompréhension du mari...mais surtout celles qui angoissaient chaque année près de 800 000 Françaises, grossesses subies, avortements cachés et extrêmement dangereux. Le nouveau féminisme sortira du mouvement pour une « Maternité heureuse » fondée en 1956, qui deviendra le mouvement pour la contraception choisie ou « planning familial » dirigé contre la loi de 1920 et la lourde charge qui pèse depuis 1930 sur les Françaises. Le mouvement va briser au cours de

multiples batailles la loi du silence et de la honte.⁹

Au Japon , les frustrations et les doutes feutrés derrière l'affirmation de la grandeur de la mère typiquement japonaise sont bien réels comme en témoignent les mouvements de contestation des années 70. La fatigue, le doute identitaire semblent peu à peu vider de sa substance le rôle de femme au foyer en dépit des affirmations de routine. A partir des années 70, des charges familiales toujours aussi lourdes, un mari absent et peu coopératif, une urbanisation sauvage et un environnement qui se dégrade, des conditions de travail qui ne s'améliorent guère, le regret de n'avoir pas davantage mis en valeur ses capacités usent la bonne volonté des femmes et donnent aussi naissance à un nouveau type de féminisme qui comme ailleurs s'interroge sur « l'être femme » et les discriminations subies, visibles ou insidieuses. Début 70, le Women's lib japonais se montre très dur et très actif dans sa critique de la société productiviste, consumériste et machiste du Japon. Bien que la loi de 1948 autorise l'avortement, elle est menacée et la pilule reste interdite. Une partie des féministes se regroupent dans une fédération pour la libération de l'avortement et de la pilule (*chupiren*).

Au milieu de cette même décennie, lorsqu' en 1975 est organisée l'année de la femme sous l'égide de l'ONU, se développe un mouvement plus modéré mais plus efficace en terme d'audience, de femmes très professionnelles qui vont harceler les assemblées politiques ou syndicales, les entreprises, les media, la NHK afin d'éliminer les

9 En 1956, un groupe de femmes autour du professeur Mme Lagroua – Weil-hallé fonde la *Maternité heureuse* devenue en 1960 le *mouvement pour le planning familial* dans le but de dénoncer les drames des femmes de milieux pauvres et diffuser les moyens de contraceptions modernes. En 1967, la loi Neuwirth autorise la contraception dans un cadre encore très strict. En 1971, Le *Nouvel Observateur* écrit qu'un million de Françaises se font avorter chaque année en France. 343 femmes célèbres déclarent « J'ai avorté ». C'est le scandale des « 343 salopes ». En 1974, la loi sur l'IVG (interruption volontaire de grossesse) est votée par le Parlement sous l'impulsion de Simone Veil
L'année 75 est celle de toutes les libérations du Code Napoléon, divorce par consentement mutuel, autorité parentale partagée. Viendront ensuite la suppression de la distinction entre enfance légitime et illégitime et la reconnaissance sociale du concubinage.

discriminations les plus criantes. Ce genre d'actions sur des thèmes bien concrets va entraîner dans les années 80 un véritable éveil de l'ensemble des femmes aux problèmes féminins. Dans ce cadre international onusien de la décennie 1975-1985 pour la suppression de toutes les discriminations à l'encontre des femmes, le gouvernement japonais sera obligé de prendre au sérieux ces revendications dont la plus importante est l'égalité devant l'emploi qui sera en partie, mais en partie seulement, satisfaite par le vote de la loi d'égalité à l'embauche en 1986¹⁰. Les féministes républicaines en France à la fin du 19^e siècle avaient déjà appliqué cette politique des « petits pas » aux effets pédagogiques nécessaires malgré ses limites.

Si les féministes radicales se heurtèrent à l'incompréhension des parents et de l'opinion, japonaise les modérées reçurent le soutien compréhensif de leurs mères qui avaient dû enfouir en elles ces frustrations. Bien des mères disent avoir été alors « éduquées » par leurs filles en les voyant proclamer haut des désirs « individuels », « égoïstes » qu'elles n'auraient osé revendiquer seules. Elles sentaient que ce mouvement d'affirmation personnelle allait dans le sens de l'époque. Sur un point toutefois, elles résistèrent, le mariage. Alors que les chiffres de l'union libre s'envolaient en France, la courbe ascendante resta insignifiante au Japon. L'individualisme restait bridé par une culture de la famille et du respect dû à ses membres vivants et morts profondément ancrée dans les moeurs et surtout par des conditions de travail et de sécurité sociale ne permettant pas du tout de faire fi des solidarités familiales.

Conclusion

Entre les années 30 et les années 70, la variété des représentations de la mère, dont il faudrait étudier de plus près l'évolution dans le

10 EEOL Equal Employment Opportunity (Danjo kōyō kikai kintō hō)

vocabulaire (shufu, wife, maitresse de maison, femme au foyer, compagne etc...) est d'une grande richesse et traduit l'entrée accélérée des femmes dans toute la vie sociale et dans le souci des politiques. Histoire publique et histoire intime sont de plus en plus étroitement enchevêtrées. L'évolution des relations mère/fille témoigne de plusieurs vagues successives de construction de l'identité moderne des femmes. Le regard des filles et plus encore des petites filles sur les mères élevées avant la guerre et ayant subi les meurtrissures du conflit est fait d'étonnement et de commisération pour une vie qui semble presque « exotique ». Face à ce modèle les femmes des années 50 et plus encore leurs filles du baby boom ont d'abord eu le sentiment de vivre une avancée remarquable. Le milieu de la décennie 60-70 marque un tournant capital. Le bonheur d'avoir conquis un espace d'action propre, « my home », est vite remis en cause.

D'espace de libération, le foyer moderne devient à nouveau espace clos. Celui qui enferme une épouse et une mère frustrées par un besoin d'identité avivé par une éducation qualifiée. Les Japonaises vont d'abord redonné de l'importance et du sens à la fonction d'épouse et de mère avant d'être à leur tour prises de doutes au point que la génération actuelle recule l'âge du mariage et de la maternité. Les Françaises vont chercher à concilier famille et travail dans le cadre très assoupli du mariage et en faisant l'essai d'autres formes d'union. Les unes et les autres continuent toutefois à buter sur les réticences de la société devant les nécessaires transformations des conditions de travail. Car l'image de la mère au foyer depuis plus d'un siècle est bien plus qu'une solution pratique aux problèmes de l'élevage des enfants, elle pèse toujours de son poids symbolique ancien de protection et d'assurance face à un monde de compétition guerrière et industrielle.

Annexe I.

L'admiration des filles nées autour de 1930 pour leurs mères « dures à la peine »¹¹

La mère de Louise (77
ans)
Paysanne-propriétaire
Région de Bretagne

Ma mère habitait dans la maison de ses parents, sa maison natale qu'elle n'a jamais voulu quitter. Ses parents, par un travail acharné avaient pu acheter cette terre juste après la Première guerre. Vous n'imaginez pas la fierté des propriétaires en ce temps -là ! Avec sept enfants, cela faisait du monde dans la vaste cuisine quand nous nous réunissions pour le repas du soir !

Mon père dirigeait les travaux des champs, allait aux foires. Il parlait peu, toujours en breton, nous embrassait une fois au jour de l'an, coupait le pain à table qu'il nous distribuait en parts parfaitement égales et ne tolérait aucune contestation. Nous le craignons beaucoup. Mais le coeur de la maison, c'était ma mère. Ma mère! Elle représentait pour moi autant que le Bon Dieu.

Elle était dure au travail mais gaie et chaleureuse, elle nous embrassait, nous peignait longuement les cheveux. Aux veillées, elle chantait ou racontait des histoires d'autrefois. Dans une Bretagne encore très isolée et profondément catholique, ma mère était très croyante. Elle avait été mise en pension chez les soeurs de la ville voisine et avait souffert de l'éloignement de la ferme et surtout de l'interdiction de parler breton pour apprendre le français.

Elle n'aurait pas pu concevoir de fréquenter un garçon sans l'autorisation de ses parents. C'était inconcevable. J'ai été profondément

11 Ces portraits sont extraits des interviews réalisés par l'auteure pour illustrer cet article.

influencée par ma mère. Au début de la Deuxième guerre, j'avais 16 ou 17 ans, ma mère surveillait mes sorties. J'ai été élevée selon la même morale catholique et dans le respect des convenances sociales. Je n'aurais pu épouser un homme qui ne plaise à ma mère. Je me suis mariée en 1945 avec un voisin d'enfance, un paysan aisé du village parce qu'il était travailleur et surtout sobre. Ma mère nous avait tellement mis en garde contre les ivrognes qui ruinent une famille ! Elle me disait de prier le Bon Dieu pour qu'il ne m'envoie pas trop d'enfants, pas trop rapprochés. J'ai été excaucée !

La mère de Yaeko (73 ans) femme au foyer, mariée, deux enfants région de Chiba
--

C'était avant tout une travailleuse, une femme dure au travail, qui n'a jamais pris de vacances, qui avait peu le temps de s'occuper de moi...

Ma mère était pieuse mais sans plus. Elle avait un frère bonze dans la secte de Nichiren. Mon père se moquait des bonzes et de ce qu'il appelait leurs comédies pour nous soutirer de l'argent. De temps à autre, ma mère nous appelait, nous étions sept, devant l'autel des ancêtres. Le père arrivait alors et tenait une sorte de conseil de discipline, distribuant à chacun conseils ou réprimandes. Ma mère ne s'en mêlait pas. Elle travaillait du matin au soir, d'un bout de l'année à l'autre dans sa boutique de fruits et légumes. Les filles aînées s'occupaient des plus jeunes. Tout le monde aidait à la boutique, c'était une ruche, tout le quartier s'y retrouvait.

Comment est-ce que je vois ma vie quand je la compare à celle de ma mère? Mieux, franchement mieux! C'est une femme qui s'est tuée au travail... imaginez un peu ...Née en 1903, aussitôt sortie de l'école primaire, elle avait été placée dans une famille aisée où, tout en étant bonne à tout faire, non payée, elle avait pu apprendre le peu qui était

nécessaire pour faire une bru acceptable, cuisine, couture et un peu de morale. Mariée à 20 ans au fils d'une marchande de légumes ambulante, elle avait réussi à ouvrir avec son mari, une épicerie, émigrant donc de la campagne vers la ville en 1925, et échappant ainsi à la domination d'une belle-mère mais pas aux infidélités du mari. C'était banal et accepté. Sept enfants, cuire le riz chaque matin, la boutique à tenir, sourire aux clients... Et puis la guerre, l'épicerie a brûlé trois fois, dont la dernière fois lors du bombardement de Tokyo en 1945. Nous avons été dispersés chez des parents à la campagne. Il a fallu tout reconstruire. L'obsession de ma mère : envoyer ses fils à l'université et marier ses filles à des fonctionnaires. Elle m'a fait donner des cours de couture, de calligraphie et d'ikebana. Elle est arrivée à son but ! Ce qu'elle m'enseignait ? obéir au mari , que faire d'autre ? Mais aussi économiser un petit pécule en secret au cas où....En fait, c'était une femme d'affaires, ma mère! J'ai un peu hérité d'elle, je sais tenir les cordons de la bourse, vous savez!

<p>La mère de Raymonde(75 ans) Employée à la retraite, mariée, trois enfants Région du Limousin</p>

Ma mère à 93 ans vit seule aujourd'hui dans le bourg, dans une petite maison que nous avons fait aménager pour elle après la mort du père. Elle a toute sa tête et écrit encore des lettres sans une faute d'orthographe comme on lui avait appris à l'école primaire pour le « certif » ! Fille de métayers très pauvres, son seul plaisir était d'aller danser dans les bals de toute la région, à vélo, bien sûr. Arriva ce qui devait arriver, elle est tombée amoureuse et s'est retrouvée enceinte à 17 ans d'un jeune voisin! Bien que les jeunes aient été d'accord pour se marier, les parents refusèrent, intraitables. Les jeunes étaient mineurs et

cette union ne leur plaisait pas. Après la naissance du bébé qui fut mis en nourrice, ma mère a été envoyée à Paris pour être femme de ménage jusqu'à sa majorité dans un lycée de la capitale. Ah ! le mépris à l'égard des filles-mères ! Difficile à imaginer aujourd'hui ! A sa majorité, elle est rentrée dans sa campagne épouser enfin son amoureux. C'était en 1922. Croyez-moi, il ne faut pas parler à ma mère du bon vieux temps ! Elle est résolument pour la machine à laver, la télévision et ...la pillule ! ...Et contre toute guerre, elle en vécu deux ! Moi, je n'ai pas sa vitalité...

<p>La mère de Sachiko (69 ans) femme au foyer, mariée, deux enfants Tokyo</p>

J'admire tellement ma mère, je me suis toujours dit que je ne pourrais jamais atteindre à son niveau de perfectionnement humain »

Ma mère avait reçu la meilleure éducation possible réservée aux jeunes filles de l'élite, elle avait appris le koto et le piano. Elle me racontait que son père, qui avait voyagé en Europe, choisissait lui-même ses robes tout droit venues de Paris. Quand je regarde l'album de famille, je vois ma mère et ses soeurs toutes jeunes en garçonnnes japonaises, belles et rieuses, menant une vie de sorties mondaines et de voyages à l'étranger. Mais cette situation très privilégiée ne l'a pas écartée du destin commun. Ma mère a fait un grand mariage arrangé par nos familles. Bien qu'elle n'ait vu qu'une fois son futur mari, médecin, le mariage s'est révélé heureux. Elle a eu huit enfants. Elle a surveillé de près notre éducation qu'elle a voulue semblable à la sienne. Mon père nous la citait toujours comme le modèle même de la bonne mère et de l'épouse avisée. En effet, elle était intelligente et cultivée, assistante aussi efficace dans le cabinet médical que bonne cuisinière ! Aussitôt mariée, elle avait dû prendre en charge un beau père malade et s'occuper du mariage de ses jeunes belles soeurs. Enfin, l'idéal incarné de ryosaikenbo d'avant guerre !

Annexe II

De mères en filles de 1950 à 1970 : une remise en question des rôles féminins.

Kimiko 65 ans mère au foyer 2 enfants Professeure assistante Tokyo
--

J'ai fait l'université, le cursus long de quatre ans, un privilège rare encore dans les années 60, encouragée par ma mère qui, je crois, voulait prendre sa revanche à travers moi sur ses rêves déçus. Elle m'a même donné le conseil étonnant à l'époque de ne pas me précipiter dans le mariage.

A la fac, j'ai étudié l'anglais et le français. Ma première rencontre avec la littérature française remontait à l'école primaire, Monte Cristo, les Misérables..., au lycée, j'ai découvert Stendhal, Romain Rolland, Martin du Gard....Lorsque j'étais étudiante, les adultes rêvaient de la France (encore difficilement accessible) à travers les romans, le cinéma, les chansons françaises...La vie de Sartre et de Beauvoir étonnait, attirait...

Bien sûr, je me souviens des mouvements de citoyens et des mouvements d'étudiants qui se sont multipliés contre la signature du traité de sécurité nippon-américain et ensuite contre la guerre du Viet-Nam, mais les mouvements féministes n'allaient se développer que plus tard. De sorte que moi-même, je n'éprouvais pas de solidarité spéciale envers les femmes. Et même quand j'ai découvert le monde de la discrimination contre les femmes dans mes tentatives pour trouver du travail, je n'y ai vu alors que des difficultés personnelles. Ma fille ne sait rien de tout cela, elle a du mal à trouver un bon travail, ça me fait de la peine...

Martine 62 ans
mariée
Deux enfants
Notaire
Brive

Le jour de la naissance de ma petite soeur, quand ma mère est partie à l'hôpital, on m'a dit qu'elle allait acheter un bébé. Vous pouvez croire ça aujourd'hui? Quand j'ai eu mes règles pour la première fois, ma mère m'a simplement dit que je « devenais une femme ». Dans notre lycée de filles, pas la moindre éducation sexuelle, il va sans dire. D'ailleurs les problèmes des femmes n'étaient jamais abordés. Pourtant cela aurait dû être possible puisque tous nos profs étaient des femmes mais elles nous semblaient de purs esprits ! Nous ne savions pas si elles étaient mariées ou si elles avaient des enfants, ni quelles pouvaient être leurs difficultés à mener de front vie de famille et travail...Rien. Les garçons, eux, me semblaient vivre sur une autre planète. J'ai connu mon mari en fac de droit. Le grand amour, le grand mariage ! J'ai failli être la bonne bourgeoise, mère au foyer parfaite, c'était regardé comme tout à fait normal en 1964.

Mon père était notaire. Je n'avais pas de frère à son grand désespoir. Il a fini par admettre que je ferai une très bonne notairesse, si ce féminin peut se dire. A présent, il m'admire, je crois. C'est un métier où il faut inspirer une grande confiance, on me prenait toujours pour la secrétaire de mon père. J'ai fait transformer le bureau, et je me suis habillée avec un tailleur strict, élégant genre Chanel, et on a commencé à me prendre au sérieux.

Je suis l'opposé de ma mère, très femme d'intérieur. Avec mes filles, nous parlons de tout très librement. C'est peut être mon plus grand bonheur et le plus grand progrès de cette génération. Mais je dois dire qu'elles m'ont souvent reproché de ne pas assez m'occuper d'elles quand elles étaient petites.

Atsuko 60 ans
 mariée
 mère au foyer
 une fille
 Tokyo

Ma mère, après son mariage, est venue de Hokkaido ouvrir un petit salon de coiffure à Tokyo. C'était une femme très active, très volontaire. Elle m'a complètement dominée. J'ai fait des études de littérature française, j'aurais tellement aimé continuer mais ma mère s'y est opposée. Je commençai donc à travailler dans une grosse compagnie et là, je suis tombée de haut. Aucune responsabilité importante, aucune formation qui eut pu me permettre une promotion. L'essentiel de mon travail consistait à traduire brevets et divers documents. Ce qui m'a le plus étonnée, c'était mon statut. J'avais le statut d'auxiliaire B, au dessus des filles qui n'avaient pas le bac, mais en dessous des garçons qui n'avaient que le bac. Et les filles étaient condamnées à rester auxiliaires B. Il y avait une énorme différence entre filles et garçons diplômés de l'université.

Je me suis inscrite dans le syndicat maison, première étudiante élue à la présidence de ce syndicat. Je me suis heurtée à un mur d'opposition masculine. Parallèlement, ma mère ne cessait de me présenter des candidats au mariage, au point que j'en suis tombée malade. Finalement, nous avons trouvé un compromis, j'ai obtenu de passer un an en France à condition de me marier au retour. Ce que j'ai fait. Maintenant, je sors, j'ai des amies, j'enseigne la calligraphie aux enfants, Ma fille s'est mariée comme elle le désirait, hélas, elle est en train de divorcer. Je la soutiens, les mentalités des garçons ont peu changé au fond. Son mari ne peut accepter qu'elle travaille....

Tomoko
53 ans
femme au foyer
Mariée deux enfants
Tokyo

Mon mari était d'accord pour que je travaille à condition que je sois là quand les enfants et lui rentrent à la maison. Je n'avais plus le temps même de faire les courses, même pour aller au supermarché, je devais toujours emmener les enfants, je n'avais plus le temps même de m'acheter une nouvelle robe. J'ai commencé à me demander pourquoi je travaillais, si c'était ça, le mariage, je me suis dit que je ne pouvais pas continuer comme ça, que j'allais tomber malade ou faire une dépression. Il fallait sacrifier quelque chose mais quoi ? les enfants ? le mari ? le travail ? le dernier a été sacrifié. Je me suis mise à enseigner l'anglais à la maison.

Mais n'était-ce pas pire d'être toujours à la maison ?

Terrible. J'en viens à comprendre les drames familiaux. Ah ! comme je souhaitais pouvoir parler avec un adulte ! Les hommes ne comprennent pas. J'ai même pensé à divorcer, à vivre seule ! pourtant j'aime mon mari. et mes enfants !

J'envie mes filles. J'en ai trois. L'aînée s'est mariée de façon assez classique mais la seconde a tout mis en attente, la fac, le travail, le mariage, elle se contente de petits boulots et voyage en Asie dès qu'elle a quelques économies. Mes amies disent que c'est dangereux, que je devrais faire pression pour qu'elle se case, qu'une fille qui ne se marie pas et qui n'a pas d'enfant n'est pas une vraie femme...Même si je le faisais, elle ne m'écouterait pas. Et puis, je lui fais confiance. La cadette est mariée, en ce moment elle est en congé de maternité pour son premier bébé. Elle sait profiter des nouvelles lois... Elle est décidée à reprendre son travail parce qu'elle a un poste intéressant dans une grande entreprise d'appareils-photo. Elle est vive, et a son franc parler, le couple

s'entend bien, Ils ont meublé ensemble l'appartement, s'habillent pareils. « Des gamins » dit mon mari, ironique. mais moi, je les envie. Malheureusement, le papa ne peut guère aider, trop occupé lui-même. J'aide un peu mais franchement, je trouve que j'ai assez donné. Elle mettra le bébé au jardin d'enfants.

Annie 48 ans dans le commerce Mariée sans enfants Limoges

Qu'est-ce qu'une fille pouvait faire au fond de la province dans les années 70 ? Instit, prof, employée ? Ça ne me disait rien, j'ai pensé à la pharmacie. Mais je suis pas devenue pharmacienne, je travaille pour une grosse boîte de médicaments en gros et je parcours le département au volant de ma voiture pour vendre ces produits aux pharmacies des villages. J'aime le côté actif du métier mais ça ne facilite pas la vie de famille.

Je me suis mariée tard, à presque 40 ans ! avec un médecin évidemment, divorcé et père de 4 enfants. Ma mère était effondrée, elle attendait depuis si longtemps mon mariage ! Mais accepter un gendre déjà père de quatre enfants, c'était beaucoup lui demander ! Pourtant, assez rapidement, elle s'est bien habituée à la situation, d'autant mieux que les gens du village n'ont guère fait de remarques. A chaque Noël, nous réunissons tous, les deux "ex" de mon mari, tous leurs enfants et petits enfants, croyez-moi si vous voulez, ça se passe très bien.

L'esprit de 68 est passé par là, même au fond des campagnes. Entre la jeunesse de ma mère et la mienne, il semble s'être écoulé des siècles ! Ma mère n'avait pas le droit de mettre du rouge à lèvres à 20 ans. Naturellement, son père voulait la marier au plus riche propriétaire du coin. Elle a tout de même résisté. Quant aux filles-mères, elles

essayaient de cacher leur grossesse jusqu'au dernier moment, les pauvres dans les années 60 encore ! Je suis bien placée pour savoir tous les moyens atroces qu'elles employaient pour faire « passer l'enfant ». La pilule, c'est LA révolution du siècle !

Pourquoi avons-nous si vite laissé tomber le mariage ? Comment des gens comme ma mère ont-ils finalement assez facilement accepté notre révolution des mœurs ? Moi, je pense que ce désir d'une vie plus libre et plus digne, en fait, couvait depuis longtemps. Alors, quand quelques unes ont eu le courage de vivre comme elles voulaient, les autres ont suivi.

Bibliographie

- Albistur et Armogathe *Histoire du féminisme français du moyen âge à nos jours* éd. Des Femmes, Paris, 1977.
- Berstein Gail Lee *Recreating Japanese Women, 1600-1945*, Univ. of California Press, 1991
- Chaperon Sylvie *Les années Beauvoir 1945-1970*, Fayard, Paris, 2000.
- Dourille-Feer Evelyne (sous la dir.) *Japon, le renouveau?* Documentation française, Paris, 2002.
- Duby Georges et Perrot Michelle (sous la dir.) *Histoire des femmes, le XXe siècle*, Plon Paris, 1991.
- Fujimura-Fanselow Kumiko and Kameda Atsuko *Japanese Women. New feminist perspectives on the past , present, and future*, The feminist press, New York, 1995.
- Giroud Françoise *Les Françaises de la Gauloise à la pilule*, Livre de poche, Fayard, Paris. 1999.
- Joulin et van der Ende *Je vous parle d'un temps...Enquête et témoignages sur la France des années 50 à 70*. City editions document. Paris, 2005.
- Knibiehler Yvonne *Histoire des mères et de la maternité en Occident*, PUF, Que sais-je? 2000.

Okano kaori and Tsuchiya Motonori *education in contemporary Japan*
Cambridge, Univ. Press, 1999.

Riot-Sarcey Michelle *Histoire du féminisme*, éd. La Découverte, Paris,
2002.

Sato Barbara *The New Japanese Woman. Modernity, media, and
women in interwar Japan*, Duke University Press, London, 2003.

Schweitzer Sylvie *Les femmes ont toujours travaillé, une histoire du
travail des femmes aux XIXe et XXe siècles*, éd. Odile Jacob, Paris.
2002.

Sullerot Evelyne, *La crise de la famille*, Fayard Pluriel, Paris, 2000.

Takazaki Nobuyoshi *josei rodo no shoruikei nihon josei seikatsu shi-
kindai*, vol. 4 p.185, Tokyo daigaku shuppankai 1990.

Ueno Chizuko *The Japanese Women's Movement :The counter-Values
and industrialism in The Japanese trajectory:Modernization and
beyond* ed. Gavan McCormack and Yoshio Sugimoto. New
York:Cambridge University Press.1988